

Naturalité

La lettre de **FORÊTS SAUVAGES**

n°27 - Novembre 2023

Edito

Le Parc National du Groenland s'étend sur une surface équivalente à presque deux fois celle de la France.

L'existence de zones vierges de cette taille a quelque chose de rassurant. Il existe encore des territoires où la vie sauvage peut s'exprimer sans la contrainte humaine.

Mais, autre sujet de satisfaction, quand l'homme se retire, spontanément, la nature reprend ses droits. Ensauvagement ou réensauvagement ? Une belle démonstration de Jean-Claude Génot montre que derrière les mots, les réalités sont diverses. A lire pour tenter de parler la même langue ! Et rêver en silence avec ce beau numéro de Naturalité.

Gilbert Cochet

Sommaire

EN DIRECT DU FRONT

→ Les cheminements de terrain d'un projet unique au monde /p. 3

«IF» LES INDIGNÉS DE LA FORÊT

→ Le système Alliance /p. 5

HAUTS LIEUX

→ La naturalité du grand nord face au réchauffement climatique.
L'exemple du Parc national du Nord-Est du Groenland /p. 6

PENSÉES SAUVAGES

→ En inTerrelation /p. 12

→ Demain la naturalité, face à la bascule générationnelle /p. 13

LES MOTS POUR LE DIRE

→ Ensauvagement et ré ensauvagement /p. 17

BLOC-NOTES

→ Lu pour vous /p. 18

→ À travers le temps... /p. 19

NOUS AVONS BESOIN DE VOUS /p. 20



↑ Frêne d'estuaire dans les côtes d'Armor en prise avec les marées

Naturalité

Lettre éditée par *Forêts Sauvages*
4 rue André Laplace, 43000 Le Puy-en-Velay.

Courriel : contact@forets-sauvages.fr
Site web : <http://www.forets-sauvages.fr>

Directeur de la publication : Gilbert Cochet.

Rédacteur en chef : Jean-Claude Génot.

Comité de rédaction : Bernard Boisson, Gilbert Cochet,
Caroline Druerne, Jean-Claude Génot, Jean Poirot.

Conception graphique : Bertrand Dubois.

Remerciements à l'ensemble des auteurs et contributeurs dont
Bernard Boisson, Bruno Doucet, Eric Fabre et Benoît Sittler.

Photo de couverture : les innombrables langues glaciaires qui s'écoulent de l'immense calotte groenlandaise y ont façonné des paysages somptueux. Ce glacier de piémont du Parc national aux formes si symétriques est aussi qualifié de « patte d'éléphant ». © Olivier Gilg

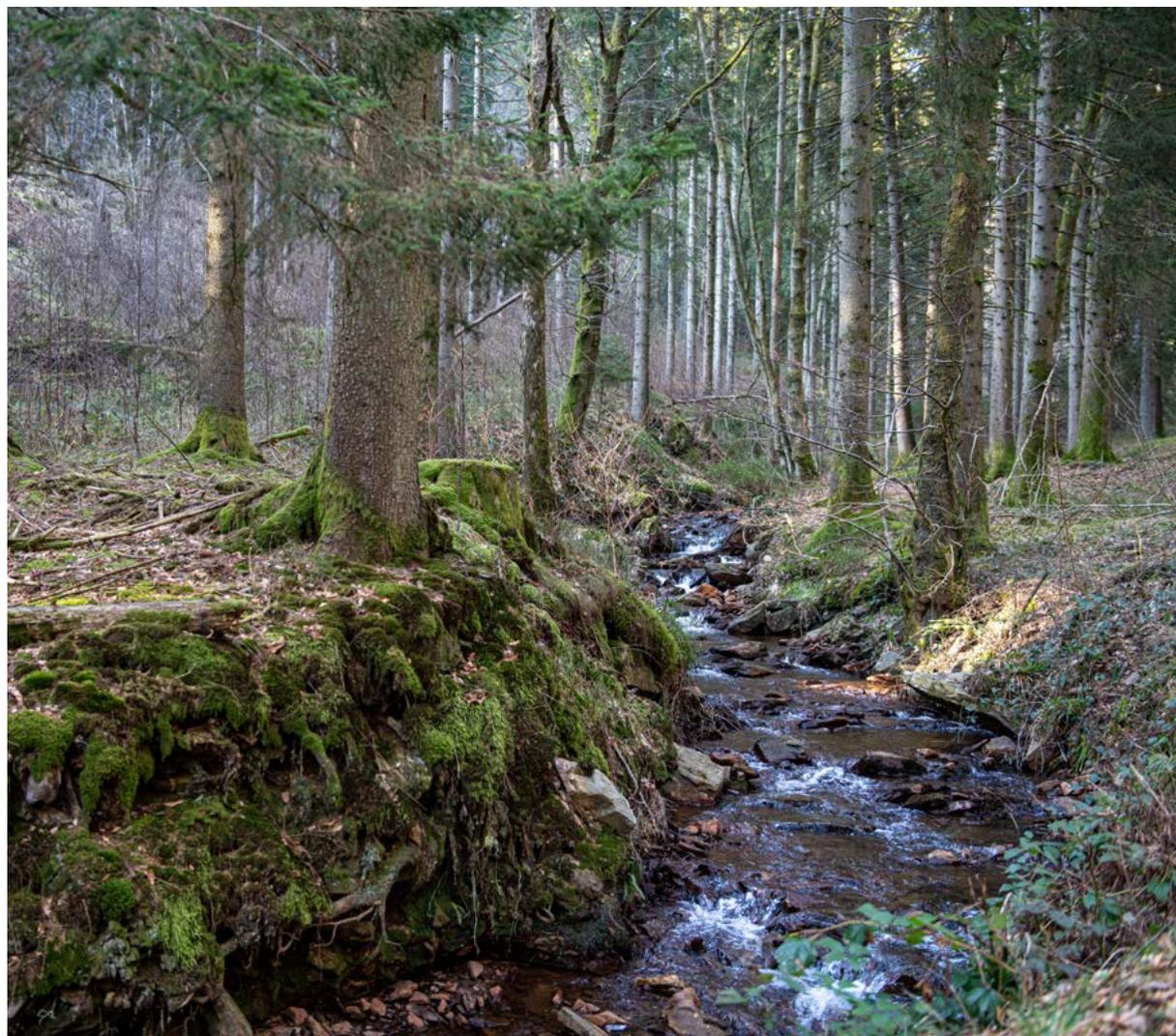
Naturalité
est optimisée pour
être diffusée par voie
électronique et lue
à l'écran (Affichage
/ Mode Plein écran),
pour une empreinte
papier minimale.

Les cheminements de terrain d'un projet unique au monde

L'idée de Francis Hallé, de faire renaître une forêt primaire en Europe de l'Ouest, s'est concrétisée en 2019 par la création d'une association. Ses premiers travaux, en 2020-2021, au-delà des définitions générales, ont concerné une question majeure : où réaliser un tel projet ?

A partir de critères liés aux données naturelles, de propriété foncière, d'activités, c'est fin 2021-début 2022 que furent engagées les premières démarches de terrain dans la Région Grand Est sur deux zones envisagées : Ardennes françaises et belges d'une part, Vosges du Nord et Rhénanie-Palatinat d'autre part. Rencontres sur sites entre l'association et des acteurs locaux mais aussi multiples réunions de travail particulières avec les institutions ou organismes divers, réunions publiques, les formes de ce premier dialogue ont été variées, à la mesure du développement progressif de nos moyens. >>>

Forêt des Ardennes →



Cette première mise en délibération *in situ* d'une telle proposition (un espace de très vaste dimension dévolu à la libre évolution d'une forêt sur une durée multiséculaire) n'a pas manqué de susciter une grande diversité de réactions des acteurs ou du grand public.

La reconnaissance scientifique mondiale de Francis Hallé a d'abord induit un accueil marqué par l'écoute au niveau institutionnel (européen, national et régional) et par l'expression d'une volonté de suivre l'évolution de nos travaux. Au fil de notre travail de terrain, l'impact médiatique croissant comme l'évidence de l'urgence de la crise écologique, on a vu se dessiner plus nettement les positionnements d'acteurs entre questionnements, refus frontal, volonté de dialogue et

de travail, mais aussi fort soutien notamment dans le grand public ou bien auprès des associations de protection de la nature, ou bien encore dans le monde de la recherche scientifique.

Ainsi par exemple dans les Ardennes, après une longue absence de réponse à nos demandes de rencontres, puis le vote en toute urgence d'une motion d'opposition au projet, le Parc naturel régional a organisé une réunion de son comité syndical avec l'association. Repoussant toute idée de libre évolution chez eux, certains acteurs issus du monde de la chasse, de l'agriculture, de la filière bois, certains élus, affichent une position de refus, sur le mode oui/non. Mais d'autres élus et acteurs souhaitent que le travail de

recherche et de concertation proposé par l'association soit poursuivi, rejoignant ainsi associations locales, personnalités diverses, plus ouvertes.

Dans les Vosges du Nord, autre exemple, une réunion du comité syndical du Parc naturel régional sur le projet a permis une longue discussion où se sont exprimés à la fois les interrogations, voire les oppositions de principe au projet, mais aussi les marques d'intérêt et de soutien très clair. Le conseil scientifique du Parc, dans un avis très circonstancié sur « ambition », « intérêt », « difficultés à résoudre et impacts » du projet, conclut en souhaitant « être informé de l'évolution du projet Francis Hallé afin de contribuer sur le long terme à une éventuelle convergence. » Au-delà du Parc, des collectivités comme Strasbourg (ville-porte du Parc naturel régional des Vosges du Nord) ont marqué d'emblée leur soutien ; des réunions en Alsace ont rassemblé de vastes publics très intéressés. Beaucoup d'institutions, sans que cela exprime en soi un soutien au projet, se montrent très attentives à son évolution

Enrichie de ces démarches, l'association s'y construit comme acteur territorial et propose des programmes de recherche-action, d'expérimentation avec tous les acteurs. Elle repositionne les territoires au cœur de la transition écologique. ■

Eric Fabre
Secrétaire général
de l'Association Francis Hallé
pour la forêt primaire

© Pierre Chatagnon



← Forêt des
Vosges du Nord

Le système Alliance



↑
Une parcelle rasée
par Alliance Forêts
Bois sur la commune
de Lésigny, dans la
Vienne

Je reçois presque quotidiennement des appels de personnes souhaitant m'alerter sur des coupes rases. Lorsque je demande quelle entreprise est chargée de la coupe, un nom revient de plus en plus souvent : Alliance Forêts Bois.

C'est le cas par exemple d'une coupe de 19,7 hectares sur la commune de Lésigny, dans la Vienne : une forêt mélangée de pins, de chênes, de charmes, de

bouleaux et de merisiers a été entièrement rasée pour faire place à une monoculture de pins maritimes. Le sol a été passé au rouleau landais puis labouré, une zone humide abritant grenouilles et libellules a été ainsi exposée en plein soleil. S'agit-il d'un cas isolé ? Nous avons enquêté pendant près de deux ans sur les pratiques de la coopérative, et découvert comment Alliance Forêts Bois a véritablement construit un modèle économique basé sur les économies d'échelle : coupes rases et plantations peu diversifiées.

Les choses s'expliquent lorsque l'on se penche sur l'histoire de la coopérative : l'ancêtre d'Alliance Forêts Bois a été créé par l'ancêtre de Smurfit-Kappa, un industriel d'emballages carton à forts besoins en matière première. Il y a quelques années encore, Alliance assumait : « *Notre job est d'approvisionner les industriels* »¹. La coopérative a même publié un « *Manifeste en faveur des forêts de plantation* » il y a maintenant 10 ans, dans lequel elle détaille sa stratégie : éviter les mélanges d'essences, éviter les limitations de taille de coupes rases et, surtout, ne pas s'embarrasser avec la biodiversité².

Depuis, Alliance Forêts Bois prétend avoir changé³. Pourtant, 94 % des arbres plantés par la coopérative sont des résineux. A diverses occasions, Stéphane

Viéban, le directeur général d'Alliance Forêts Bois, suggère qu'il serait bon de remplacer peu à peu nos forêts diversifiées par des résineux... pour « *répondre à la demande en bois de nos concitoyens* »⁴.

Dans le même temps, Alliance participe directement au développement de nouveaux usages pour le bois. La coopérative est par exemple impliquée dans le projet BioTJet à Lacq (Pyrénées Atlantiques) : il s'agit d'une usine de production de biocarburants à base de bois pour faire voler des avions. Une usine dont elle assurerait l'approvisionnement. Les coupes rases que l'on me signale ne sont pas des erreurs de parcours d'Alliance. Il s'agit d'un système bâti en connaissance de cause, qui cherche à modifier les politiques publiques en sa faveur⁵ et qui tire le reste de la filière vers le bas : c'est le système Alliance. ■

Bruno Doucet
Canopée

¹ <https://objectifaquitaine.latribune.fr/business/2017-09-07/alliance-fait-feu-de-tout-bois-pour-rentabiliser-ses-forets-749393.html>

² Voir les pages 9 à 11 de l'enquête : https://www.canopee-asso.org/wp-content/uploads/2023/07/Canopee_ENQUETE_AFB.pdf

³ Voir page 60 de l'enquête : https://www.canopee-asso.org/wp-content/uploads/2023/07/Canopee_ENQUETE_AFB.pdf

⁴ Voir pages 20 à 21 de l'enquête : https://www.canopee-asso.org/wp-content/uploads/2023/07/Canopee_ENQUETE_AFB.pdf

⁵ Voir pages 38 - 42 de l'enquête : https://www.canopee-asso.org/wp-content/uploads/2023/07/Canopee_ENQUETE_AFB.pdf

La naturalité du grand nord face au réchauffement climatique.

L'exemple du Parc national du Nord-Est du Groenland

.....



Parmi les milieux naturels les moins impactés par l'homme figurent assurément les toundras du Grand Nord. Si la vie a pu s'adapter aux conditions extrêmes imposées par le climat et la saisonnalité de ces hautes latitudes, leur caractère inhospitalier les a cependant longtemps épargnées de toutes incursions humaines, du moins sous forme d'une présence permanente. A ce titre, et compte tenu de leurs très grande étendue et continuité temporelle, c'est dans ces milieux que les scientifiques peuvent encore appréhender le fonctionnement d'écosystèmes en libre évolution.

Mais avec le réchauffement actuel qui affecte nos zones polaires de plein fouet, ces écosystèmes se voient désormais confrontés à des mutations d'une ampleur sans précédent aux issues qui

restent cependant difficiles à anticiper. Ces pressions transversales à l'échelle planétaire suscitent aussi bien des interrogations quant à une application du concept de naturalité pour de tels milieux, même lorsqu'ils bénéficient d'un statut leur assurant par ailleurs une des protections les plus fortes.

Dans le cadre de recherches à long terme menées par les équipes du GREA¹ dans le Parc national du NE du Groenland, des suivis de biocénoses du Haut Arctique ont déjà livré des éclairages inédits sur le fonctionnement de ces écosystèmes de toundra. Ces observations laissent en même temps entrevoir comment ces nouvelles pressions liées aux changements climatiques commencent à se répercuter sur ces communautés du Haut Arctique. >>>

← Les peuplements de cassiope occupent une place prépondérante au sein des toundras du Nord-Est du Groenland

¹ GREA : Groupe de Recherche en Ecologie Arctique

Les toundras arctiques, des milieux encore naturels

Alors qu'une délimitation du biome des toundras arctiques qui s'étend grossièrement du 65° jusqu'au 80° degré de latitude nord ne peut être qu'approximative en raison de la grande diversité des conditions et spécificités régionales et des gradients, c'est évidemment l'action du froid aussi bien dans la durée que dans son intensité qui nous a légué ces habitats. Relevant du domaine périglaciaire, ces formations parfois aussi assimilées à des déserts ou semi-déserts froids occupent en priorité les espaces libérés par les glaces continentales au terme de la dernière glaciation, cernant l'Océan Arctique depuis l'Alaska en passant par le Nord Canadien, le Groenland, le Nord de la Scandinavie jusqu'en Sibérie. Vers le Sud ces espaces dépourvus de tout couvert forestier sont délimités par une transition vers le biome de la taïga ou forêt boréale, cette limite correspondant en gros à l'isotherme de 10 °C pour le mois le plus chaud. Au Groenland encore recouvert à 90 % par l'immense inlandsis comme une survivance paléo climatique des périodes froides, les toundras sont confinées aux franges côtières où elles sont profondément disséquées par des fjords. Elles se déploient ainsi sur près de 2 500 km en longueur, depuis le Cap Farewell (env. 60°

à sa pointe sud jusqu'à son extrémité septentrionale au Cap Morris Jesup à moins de 800 km du Pôle Nord.

> Des habitats conditionnés par le permafrost

De par les conditions climatiques et leur latitude, ces régions privées de rayonnement solaire en hiver restent sous l'emprise du gel pendant de longs mois. Et même si la période estivale leur assure un ensoleillement continu, les rayons qui n'y arrivent qu'obliquement ne contribuent guère à améliorer les bilans radiatifs. Les moyennes annuelles nettement négatives y dictent donc la présence du permafrost ou pergélisol. Seules les couches superficielles du sol y dégèlent pendant le court été, allant de pair avec une période végétative n'excédant pas 4 mois. Ces températures le plus souvent négatives y modulent aussi les précipitations dominées par la neige dont la couverture peut persister jusqu'à 9 ou 10 mois pendant l'année. Résultant du retrait des glaces continentales il y a à peine quelque 12 000 ans, ces milieux sont donc très jeunes à l'échelle géologique. L'action répétée du gel et du dégel y génère des modelés riches en microformes associées entre autres aux sols polygonaux. Les substrats sont donc souvent instables, avec des sols pelliculaires peu évolués. Sur le plan hydrologique, la présence du perma-

frost les rend imperméables, avec des écoulements superficiels évacuant les eaux de fonte. En présence de dépressions, celles-ci accueillent de nombreux lacs et mares peu profonds comme autres éléments caractéristiques de ces paysages.

> Une couverture végétale rase et discontinue

C'est cette instabilité des substrats et une grande diversité des conditions stationnelles liée à la microtopogra-

phie qui régit la couverture végétale. Ressemblant à une lande maigre à strate basse et rase, celle-ci se présente souvent sous forme d'une mosaïque au sein de laquelle peuvent persister des zones encore totalement dépourvues de tout couvert végétal. Outre l'abondance de mousses et de lichens, les communautés végétales se composent essentiellement de plantes pluriannuelles tels des ligneux comme des chaméphytes rampants (saules et bouleaux nains dont >>>



© Olivier Gity

↑ Participant à divers types d'habitats, le saule nain est omniprésent dans les toundras du Grand Nord.

la longévité peut dépasser le siècle), des dryades et autres Ericacées (*Vaccinium*, *Cassiope*). En fonction des conditions stationnelles y cohabitent des communautés qu'on pourrait assimiler à différents stades de succession lesquels se déroulent sur des pas de temps très longs. Pour le Nord-Est du Groenland, c'est la cassiopée qui pourrait ainsi correspondre à un stade mature. Des perturbations liées à la dynamique fluviale au sein des lits majeurs et cônes de déjection (débâcle au moment de la fonte) ou des loupes de solifluction sont autant de facteurs contribuant à initier de nouveaux stades pionniers. De tels habitats caractérisent aussi les plages soulevées résultant des rebonds isostatiques. Comme cas particulier lié à l'engorgement des substrats, il y a lieu de citer les tourbières confinées dans des dépressions marécageuses à buttes gazonnées souvent ponctuées de linaigrettes.

Du point de vue des biomasses et productivités primaires associées à ces toundras, si elles sont évidemment bien plus faibles que dans les régions tempérées ou tropicales, une des particularités réside dans le fait que le gros de la biomasse (les 2/3) est piégé dans le sol au niveau des racines, contre juste 1/3 pour la biomasse aérienne.

> Des communautés animales hautement adaptées

Seules des espèces animales ayant pu s'adapter à la saisonnalité et autres extrêmes du climat tel l'enneigement prolongé ont colonisé les toundras du Grand Nord. Certaines de ces espèces sont d'ailleurs des survivants des ères glaciaires qui arpentaient nos propres régions en limite des glaciers il y a 20 000 ans. Contrairement aux oiseaux migrateurs qui ne séjournent dans ces régions que pour s'y reproduire pendant le court été arctique, les mammifères inféodés à ce biome restent sédentaires, s'étant dotés d'une bonne isolation pour affronter les rigueurs de la nuit polaire. Parmi les herbivores, on peut citer les bœufs musqués, les rennes ou caribous, les lièvres arctiques et aussi les lemmings. Chez ces derniers, l'adaptation de ces rongeurs à un mode de vie subnivéal est d'ailleurs telle que c'est avant tout en tirant profit de la protection de la neige qu'ils se reproduisent, pouvant avoir plusieurs portées par hiver. Ce sont justement les fluctuations cycliques de leurs populations étroitement conditionnées par la prédation qui rythment les toundras du Grand Nord. Parmi ces prédateurs, l'hermine est sans nul doute le plus dépendant des lemmings, de même que les labbes et autres harfangs des neiges chez les oiseaux. Pour les loups arctiques >>>



↑ Modèle d'adaptation aux rigueurs de l'Arctique, le bœuf musqué a trouvé refuge dans les confins du Nord-Est du Groenland après la dernière glaciation. Il y constitue la proie de prédilection du loup arctique.



© Olivier Glig

← Tributaire des bonnes années à lemming pour sa nidification, cette chouette nomade du Grand Nord entreprend chaque printemps de longues prospections pour trouver ces rongeurs. Au Groenland, l'harfang des neiges ne niche que si les densités dépassent 2 lemmings par ha.

© Olivier Glig

dont les territoires de chasse se déploient sur des milliers de km², c'est la présence des bœufs musqués qui leur permettent de survivre. Quant au renard polaire beaucoup plus généraliste, il opéra pour des proies de substitution telles des oiseaux nicheurs ou des charognes (cadavres de bœufs musqués) les années en manque de lemmings.

↓ Le lemming à collier est la seule espèce de rongeur ayant pu coloniser le Groenland où son aire de répartition est cependant confinée aux franges côtières du Nord-Est. Il est l'élément clé de la chaîne alimentaire de la toundra.

Le Parc national du Nord-Est du Groenland, la plus grande aire protégée du monde

Au Groenland la population d'à peine 55 000 habitants est définitivement sédentarisée depuis plus d'un siècle. Elle se concentre essentiellement dans quelques villages et petites villes blottis au fond des fjords du Sud-Ouest, y compris la capitale Nuuk (anciennement Godthab) qui à elle seule rassemble 1/3 de la population totale. Vu l'immensité de cette plus grande île du

monde (4 fois la superficie de la France !) bien des zones restent donc complètement inhabitées et de fait à l'écart de toutes pressions directes sur le milieu. Tel est notamment le cas de toute la frange Nord-Est où se trouve le Parc national qui couvre 972 000 km². Avec le déclin du commerce des fourrures amorcé dès la seconde guerre mondiale, les trappeurs qui se comptaient tout au plus par dizaines se sont définitivement retirés de cette zone, avant de se faire relayer à partir des années 50 par la Patrouille Sirius. Cette petite unité d'élite de la Marine Danoise a pour mission de veiller à la souveraineté de cette partie inhabitée du royaume. Basées dans le QG de la station de Daneborg, et forte d'une douzaine d'hommes recrutés pour y assurer deux hivernages, c'est en traineau à chiens que ces équipes mènent chaque hiver leurs patrouilles de reconnaissance. Les autres rares hivernants de ces territoires forment le personnel de la station météorologique de Danmarkshavn et de la base militaire de Station North. Ces effectifs grossissent temporairement pendant le court été avec l'accueil de missions scientifiques (géologues, glaciologues, biologistes, etc.) ou autres expéditions sportives, les bases se faisant ravitailler en fin d'été par un brise-glace danois. Autant dire que cette région compte parmi les moins peuplées de tout l'Arctique.



↑ Karupelv Valley Project

> Des paysages grandioses et encore vierges

Les fjords du Groenland comme héritage des périodes glaciaires ont façonné des paysages somptueux et d'une saisissante beauté et qui n'ont guère d'équivalents dans le reste de l'Arctique, surtout si on les compare avec les grandes étendues plates et très monotones du Nord de l'Alaska et de la Sibérie. Ce sont aussi autant d'espaces de wilderness où la nature continue de s'exprimer à sa propre guise sans que l'homme ne s'en mêle, depuis >>>



les fronts de glaciers qui vèlent leurs icebergs jusqu'aux innombrables torrents indomptés qui sillonnent librement dans le fond des vallées. D'anciennes huttes de trappeurs espacées de plusieurs dizaines de kilomètres y constituent les seules traces visibles de présence humaine.

► Des communautés terrestres spécialisées et simplifiées

Si les trappeurs avaient déjà pointé la richesse faunistique des franges Nord-Est du Groenland, leur singularité n'avait pas échappé aux naturalistes qui avaient relevé qu'elles abritaient diverses espèces exclusivement confinées à cette partie de l'île. De fait, il s'agit de mammifères terrestres en provenance de l'extrême nord canadien ayant transité entre l'île d'Ellesmere et le Nord-Ouest du Groenland via le détroit de Nares. Alors qu'une progression le long de la Côte ouest leur était barée par l'immense plateforme de glace de la Baie de Melville, c'est en contournant la Terre de Peary par le nord est que ces espèces ont par la suite pu se déployer vers le sud jusqu'à l'entrée du Scoresby Sund. Cette voie de passage a ainsi été empruntée aussi bien par les bœufs musqués et les lemmings comme herbivores de la toundra, lesquels ont entraîné dans leur sillage leurs prédateurs, loups arctiques pour les bœufs musqués, l'hermine

et aussi les harfangs des neiges et les labbes pour les lemmings. De nos jours, des caribous de Peary immigrent encore occasionnellement par ce pont de glace saisonnier, sans pour autant avoir pu établir un noyau de population. Ces espèces peuvent ainsi se partager cette aire refuge coincée entre l'inlandsis d'un côté et les glaces dérivantes de l'autre et si longtemps restée à l'abri de toute incursion humaine.

► Un sanctuaire marin comme joyau de l'Océan Arctique

Ces franges côtières du Nord-Est du Groenland qui se déploient sur plus de 2 000 km figurent parmi les régions les plus inaccessibles de tout l'Arctique. Cet espace maritime large de 3 miles nautiques (soit presque 6 km) fait partie intégrante du Parc national. C'est en effet par le détroit de Fram qui sépare le Nord du Groenland du Spitzberg que le courant du Groenland Oriental évacue sur 300 à 400 km de largeur les eaux polaires du bassin Arctique. Cette couverture de banquise pluriannuelle y est alors fragmentée en immenses « floes¹ » dérivant vers le sud et que les courants viennent plaquer contre les côtes.

¹ floes : grosses plaques de banquise issues de cassures dans la banquise compacte dérivant au gré des vents et des courants

Véritable entrave à toute navigation cette dérive encore encombrée de glace pendant l'été a de tout temps renforcé l'isolement de cette région, les fjords restant eux-mêmes soudés par de la glace annuelle jusqu'à la débâcle au mois de juillet. Ces eaux froides à forte productivité biologique forment en même temps l'habitat de toute une chaîne alimentaire au sommet de laquelle trônent diverses espèces de phoques, de morses et l'ours blanc comme super prédateur. Leur abondance est aussi dépendante de la présence de polynies, ces zones dégagées au sein de la banquise sous l'effet

des vents et des courants et qui représentent des véritables hot spots pour la faune marine, surtout lorsqu'elles sont récurrentes comme celles aux abords des Îles de Henrik Kroyer Holme (à l'extrême Nord-Est), de l'Île de Shannon ou encore au débouché du Scoresby Sund.

La création d'un Parc national de taille inédite

Conscients de la singularité de cette région refuge abritant des espèces aussi emblématiques que le bœuf musqué, le loup arctique et l'ours blanc, toutes >>>



© Olivier Clig

↑ Inféodé aux étendues de banquise lui assurant l'accès aux phoques comme proie favorite, l'ours blanc est une des espèces emblématiques du Parc national.

en danger d'extinction, on doit aux naturalistes visionnaires danois comme Alwin Pedersen et Christian Vibe d'avoir lancé l'idée de la création d'un Parc national dès les années 60. A cette époque, on estimait entre autres que cette région abritait plus d'un tiers de la population mondiale de bœufs musqués et qu'elle constituait aussi un des derniers refuges des morses de la sous-espèce atlantique. Facilitées par l'absence de toute population autochtone, des démarches visant une protection pour ces régions furent alors engagées conjointement par les autorités danoises et le gouvernement groenlandais. C'est en 1974 que fut décrétée la création du Parc national du Nord-Est du Groenland. D'une superficie initiale de 700 000 km² et couvrant une grande partie l'Inlandsis, il a obtenu le statut de Réserve de la Biosphère dès 1977, étant en même temps classé comme aire protégée de catégorie II selon les critères de l'UICN. Entre-temps, son périmètre a encore été agrandi pour atteindre les 972 000 km² soit à lui seul presque deux fois la superficie de la France. Outre toutes les contraintes logistiques pour s'y rendre car dépourvu de toutes infrastructures d'accueil, l'accès est aussi tributaire de l'attribution d'un permis assorti d'une couverture d'assurance rapatriement. Ces démarches toujours très prenantes et aussi les coûts sont autant

de facteurs limitant considérablement la fréquentation, nullement comparable avec le Spitzberg ou l'Alaska. Avec les fjords qui peuvent rester englacés jusqu'au mois d'août, c'est donc aussi une destination qui reste aléatoire pour des bateaux de croisière dont les seuls créneaux praticables sont de courte durée en fin de saison.

> **L'immense défi du réchauffement climatique : le Parc national aux premières loges**

Il est désormais bien établi que c'est dans les régions polaires que le réchauffement planétaire est le plus sensible. Alors que les stations météorologiques de l'Arctique confirment la réalité du réchauffement au cours des dernières décennies (par ex. plus de 3°C pour le Spitzberg en 50 ans !), cette tendance qualifiée par les climatologues d'« Arctic amplification » imputable au phénomène de rétroaction « glace-albedo » continue de s'accroître, laissant entrevoir des pressions sans précédent sur les communautés végétales et animales de ces régions mais qui restent difficiles à anticiper. Les impacts portent tant sur les modalités de l'enneigement que sur les conditions thermiques avec entre autres un allongement des périodes végétatives. Si on peut s'attendre à ce que le couvert végétal se densifie avec l'installation de micro sylves dominées par



↑ Indice du réchauffement amplifié de ces régions, le dégel du permafrost déstabilise les versants et génère de tels éboulements.

des saules et autres bouleaux nains, il est cependant difficile d'anticiper si cela s'accompagnera aussi d'une conquête rapide de ces habitats par des plantes émanant de biomes de milieux plus tempérés, compte tenu des contraintes liées à leur pouvoir de propagation. Pour la faune, une remontée vers le nord par certaines espèces tel le renard roux a déjà été observée, menaçant son cousin le renard polaire dans les zones continentales (Alaska, Nord Canadien, Scandinavie). Le Groenland comme île de moins en moins accessible par la glace est de ce point de vue moins menacé par l'arrivée de mammifères terrestres. En revanche, l'avifaune devrait être plus prompte à réagir. Des propres observa-

tions ont ainsi déjà confirmé la progression vers le nord du bruant lapon comme espèce désormais nicheuse au sein du site d'étude de l'île de Traill. Pour conclure, si avec le Parc national du Groenland c'est sans nul doute un des joyaux de l'Arctique qui est ainsi pleinement protégé, force est de reconnaître qu'avec les mutations en cours, c'est un avenir très incertain qui attend ces régions y compris pour le maintien de leur naturalité. ■

Benoît Sittler

Groupe de Recherche en Ecologie Arctique et Naturschutz & Landschaftsökologie – Univ. Freiburg (D)

En inTerrelation

« La sympathie que je ressens pour l'arbre, l'arbre vieux, l'arbre immense, ranime en moi un archaïque phénomène d'identification avec ces êtres extraordinaires et fascinants. Elle est la révélation des connections profondes qui nous relient aux mystères de l'unité organique. »

Henri Ulrich

If remarquable de Boqueho dans →
les Côtes d'Armor recensé par
l'association A.R.B.R.E.S



Demain la naturalité, face à la bascule générationnelle

.....

Enlever nos œillères pour que nos actions ne fassent plus d'ornières

Enormément de faits rendent compte de notre difficulté à quitter mentalement le XX^e siècle. La conservation de la nature n'échappe pas à cette tendance générale. Comment demain notre actualité sera-t-elle décryptée par les psycho-historiens ? Ils signaleront sans doute l'énorme distorsion mentale par laquelle le débat écologique a été publiquement mené ces quarante dernières années. Ils relèveront la restriction récurrente de la conscience écologique, moins par un clivage d'orthodoxie, que par une exclusivité méthodologique renforçant les ornières mentales dans la façon d'appréhender le réel. D'où cela vient-il ? Tout commence par l'écoute. Elle est silencieuse et invisible. Mais à la façon dont les « professionnels » écoutent et reçoivent : de cette façon-là, tout lan-

ceur d'alerte jauge son gradient d'audibilité pour faire passer un message. « Il faut rentrer dans les codes » se dira tacitement chacun(e). C'est ainsi que bien des écologistes sont devenus plus technocrates que les technocrates pour se faire entendre. Un exemple typique réside dans le discours de la biodiversité : si vous rentrez dans une étude statisticienne de quota d'espèces, vous adoptez un langage similaire à celui des économistes qui utilisent des grilles statistiques analogues pour analyser l'évolution des produits sur un marché. Parce que les écologistes adoptent une similarité méthodologique avec les économistes, ils sont relativement entendus d'eux, au risque que le langage écologique se rétrécisse à l'aune du langage économique, et qu'il se dévitalise de toute relation sensible au Vivant. >>>

Ornière dans une coupe rase →
(forêt de Brocéliande)



Parce que vous adoptez une méthodologie similaire à votre interlocuteur, vous êtes d'emblée audible et compréhensible. Si vos observations découlent d'une toute autre ligne d'investigation vous avez toutes les chances que vos propos se perdent dans ses douves. Aussi dans un débat, il ne faut surtout pas confondre la dissension idéologique et la dis-

jonction méthodologique dans l'impuissance à activer une interdisciplinarité professionnelle autour d'un problème écologique et humain commun. La coupure humain/nature instillée par les professionnels dans toute la société civile commence d'abord par une ornière méthodologique sapant toutes approches différentes.

Le problème est que le langage économique étant le mieux payé pour exister, il jouit d'un ascendant sur tous les autres langages dans la manière de formuler des faits et d'éluder d'autres entrées dans le sujet. Mais la méthodologie technocratique n'a rien d'universelle. Seulement conventionnelle, elle est menée par une sphère managériale l'ayant créée selon ses intérêts. D'autres disciplines extérieures l'ont adoptée par mimétisme pour se faire entendre au risque de se gommer elles-mêmes dans des approches différenciées. Parfois, dans le débat interdisciplinaire vous pouvez énoncer une observation qui, si elle est entendue, ne va pas être assimilée. Il ne s'agit pas nécessairement de censure ou de complotisme, mais d'une impuissance intellectuelle de votre interlocuteur à faire rentrer dans son ornière méthodologique, une autre façon que vous avez eu d'appréhender le réel. S'ensuit une ingratitude très inégalitaire car vous devez faire l'effort à sa place pour l'extraire de son ornière méthodologique en lui trouvant « la boîte à outils » pour appréhender autrement la réalité. voire vous n'avez que le bénévolat pour vous y entreprendre et votre temps d'intervention est trop court pour étayer la pertinence d'une

observation différente! Cela conduit à maintes chausse-trappes silencieuses dans la concertation interdisciplinaire des professions. Cela accroît plus encore des tensions conflictuelles entre les professionnels et la société civile ; cette dernière étant moins dans des ornières mentales pour éprouver toutes réalités. Mais la société se trouve très souvent dans une impuissance à formuler ce qui la fait souffrir devant des experts très habiles à esquiver les hiatus de l'éthique dans l'expertise. Il est fréquent que des experts éludent le débat éthique, pas toujours par allégeance à des intérêts, mais pour éclipser un autre domaine de conscience qu'ils ne maîtrisent pas. Quand d'autres peuples reprochent notre « occidentalité », il s'agit très souvent de notre mental technocratique ayant complètement ostracisé notre humanité civilisatrice. Ils perçoivent, parfois bien mieux que nous, l'éthique fondamentale des rapports humains/nature très rapidement éclipcée dans les labyrinthes interminables des expertises « analytico-analytiques ». Dès lors, adviennent les questions : à qui cela profite-t-il ? A force de dénoncer en vain ce comportement, n'y a-t-il pas un déni évident ? Ce jeu dialectique ne serait-il pas sciemment manipulateur ? Une méthodologie technocratique qui élude les préambules >>>



← Panneau de grève de l'ONF en décembre 2017

éthiques n'instille-elle pas subrepticement une perversité dans la conscience collective ?

Les ornières méthodologiques font virer tout « progrès » vers son extrapolation s'inscrivant dès lors en faux avec tout processus d'évolution de la nature et de maturation des sensibilités humaines.

Mais on continue !

En faisant rentrer un discours écologique dans des courbes, des camemberts et des histogrammes, le propos gagne en caution, au risque que le temps d'analyse puisse être beaucoup plus lent que les urgences à traiter. Parfois, il est même plus facile d'induire en erreur (voire de mentir) avec des chiffres qu'avec des idées, car ils sont entachés de l'illusion de l'objectivité. De même, il est facile d'éclipser des paramètres dans les protocoles sans que nul ne puisse ultérieurement discerner la bourde d'une volonté délibérée de les avoir omis. Les chiffres ont surtout l'immense mérite de laisser l'éthique au vestiaire des professionnels. Il est facile d'être « scientifiant » sans être scientifique ; d'être rationalisant sans être rationnel ; d'être professionnel dans



© Bernard Boisson

la méthode en perdant l'énergie vitale de la déontologie dans la technicité des dossiers. Là s'est instauré un relent désabusé de défiance parmi de nombreux lanceurs d'alerte encore habités par le caractère vital de leur cause.

Pire, s'il n'y a pas de financement pour des diagnostics écologiques (et psychologiques concernant les dommages dans les rapports nature/humains), on n'aura pas d'analyses chiffrées pour valider des intuitions et des impressions compromettant des convoitises entrepreneuriales. Dès lors, ces présomptions seront infantilisées en étant reléguées au rang « d'opinions » ou « d'affects »... Des expertises, financées par des commanditaires ayant des intérêts en jeu, constituent déjà un contrôle de ce que l'on souhaite éluder. Face à ces expertises orientées, toute contre-argumentation sans chiffres à l'appui sera jugée nulle et non avenue, fusse-t-elle intuitivement cruciale avec l'immense mérite de mettre le doigt sur des manquements en prospective. Il y a aussi clairement une discrimination des argumentaires qualitatifs au profit des argumentaires quantitatifs dans trop de débats entrecroisant les professionnels du territoire et la société civile. C'est à partir de là que des conflits s'embrasent entre une impunité professionnelle présumée et les citoyens. D'où la nécessité que >>>

Souche résiduelle devenue un mémoria de l'arbre coupé → par un artiste anonyme (forêt de Meudon-Clamart)



© Bernard Boisson

↑ Constat citoyen de coupe en Ile-de-France

la population puisse avoir droit à se choisir des contre-expertises dont le financement est garant d'impartialité et qu'elle ne prendrait pas en charge quand elle n'est pas instigatrice d'un projet territorial. D'où la nécessité que des sciences cognitives et des arts perceptuels aient voix au chapitre pour montrer les liens de résonances et de cohésion entre l'équilibre écosystémique des lieux et l'équilibre mental des personnes. D'où la nécessité que leurs argumentaires

soient traités d'égal à égal avec tout autre domaine d'expertise.

Les générations ne changent pas d'idées, mais les idées vont changer de génération.

Apparaît aujourd'hui un fossé de consciences et de méthodologies intellectuelles, avec d'un côté, les naturalistes de la coche et de la biodiversité,

des écologues trop formatés au « technocratiquement correct » de l'argumentaire, des décideurs médiatiques en manque d'investigation, des industriels pas avisés du vent qui tourne, des élus souffrant d'extinction d'idées autant que surbookés... et de l'autre côté, une société civile en mal de déracinement, exilée chez elle dans des paysages laminés par des intérêts, trouvant davantage réponse à son mal-être existentiel par les sylvothérapies, les écothérapies, la poésie des lieux, les arts post-contemporains, toutes formes « d'écospiritualité », la relation terrienne des peuples premiers, la simplicité volontaire, le rachat de forêts pour les protéger, le droit à aimer le Vivant simplement, directement... Cette société renaît à elle-même dans une sorte d'orphelinat institutionnel. Certes sans l'aide de pouvoirs, elle est plus vulnérable à renaître. Mais elle pourrait bien être absolument sans merci face à l'arrogance de toute mise sous tutelle technocratique abusant de sa vulnérabilité. Vient une génération créant un autre futur en larguant ses amarres avec ses aîné(e)s. Les nouvelles générations assimileront certainement très bien le discours de la nature en libre évolution, mais attention aux professionnels engoncés dans les ornières méthodologiques, y compris chez les scientifiques-

naturalistes manquant eux-mêmes de « libre évolution » dans leur intelligence, tout comme en leurs manques d'ouverture à 360° de leur conscience interdisciplinaire! Il y a toutes les chances qu'ils soient les sortants...

Contraindre techniquement, ou méthodologiquement, dispense tout pouvoir de convaincre idéologiquement. On fait passer cela sous une idée de « progrès » qui a perdu toute valeur de sens. Sauf que nous pouvons nous attendre à une immense vague de désamour de la démocratie envers tout ce qui aura désormais la moindre odeur technocratique. Dorénavant l'humilité professionnelle et le questionnement ouvert seront jugés plus estimables par les citoyens qui se seront trop sentis abusés et trahis par la pseudo-objectivité... La restauration écologique des territoires ne va pas échapper à cette vague de défiance. Du reste, elle est déjà amorcée... ■

Bernard Boisson
www.foretcitoyenne.org
 et bb@foretcitoyenne.org

[Les mots pour le dire]

Ensauvagement et ré ensauvagement

J'ai toujours été étonné que l'on parle de ré ensauvagement (la traduction du terme anglais *rewilding*) pour un espace semi naturel ou domestiqué qui s'ensauvage et pour le retour ou l'apparition d'espèces sauvages dans nos paysages domestiqués comme le loup et le chacal doré. En effet le terme d'ensauvagement qualifie le processus de passer à l'état sauvage. Mais il s'avère qu'ensauvagement est utilisé majoritairement dans le domaine social où il signifie le fait de devenir sauvage en se coupant des autres hommes. Il est de plus en plus utilisé par l'extrême droite pour dénoncer la montée de la violence et de la délinquance dans la société. Pourtant deux architectes ont publié en 2023 un ouvrage intitulé « L'ensauvagement. Cohabiter avec le vivant sauvage : comment et où lui faire place » qui se présente comme un plaidoyer naturaliste pour laisser plus d'espace au sauvage. De même dans notre ouvrage sur la nature férale, Annik Schnitzler et moi-même avons employé comme sous-titre : « Pour l'ensauvagement de nos paysages ». Si l'ensauvagement est le fait de devenir sauvage, le ré ensauvagement, au travers du préfixe ré, exprime un retour à un état sauvage antérieur. Mais lequel ? Pour certains partisans du *rewilding*, la référence est celle du Pléistocène. Un livre a été publié récemment avec pour titre « Ré ensauvager la nature pour sauver la planète ». Si on nomme nature une entité vivante sauvage et spontanée, ré ensauvager la nature est un pléonasmisme. En fait l'éditeur a mal traduit ce livre anglais dont le titre original

est « *Rewilding. The radical new science of ecological recovery* », soit : « Ré ensauvagement. La nouvelle science radicale de la restauration écologique ». Le ré ensauvagement apparaît donc clairement comme un nouvel outil de l'écologie de la restauration, servant de base scientifique à l'ingénierie écologique qui vise au retour d'un écosystème vers un état de référence. Or à l'heure des changements globaux et aussi en tenant compte de l'histoire de l'humanité, il n'y a plus d'état de référence car la nature intacte ou vierge est devenue théorique et n'a plus de réalité en France et même en Europe. Si le ré ensauvagement peut comprendre la réintroduction d'espèces sauvages en liberté à condition d'en étudier sérieusement la faisabilité écologique et socio-économique, toute autre intervention relevant de l'ingénierie écologique mènerait inévitablement à un oxymore du type « créer le sauvage ». Cela servirait plus l'égo de certains conservationnistes que la nature elle-même car comme le souligne l'astrophysicien Aurélien Barrau « *Le malheur de l'ingénierie, c'est d'inventer des fonctions sans réfléchir aux finalités* ». Aldo Leopold, pionnier de la wilderness, soulignait que la nature sauvage était la seule chose que l'homme ne pouvait pas produire et qu'elle était un lieu d'humilité. N'oublions pas que la nature est tout à fait capable de s'ensauvager sans notre intervention et face à notre irrésistible volonté de contrôle, elle a besoin d'être « décolonisée ».

Jean-Claude Génot

Lu
pour vous

→ Dans l'œil du crocodile. L'humanité comme proie.

Val Plumwood, Wildproject, 2021, 189 pages

Val Plumwood (1939-2008) était une philosophe écoféministe qui, en février 1985, a survécu à une attaque de crocodile dans le parc national de Kakadu en Australie alors qu'elle faisait du canoë.

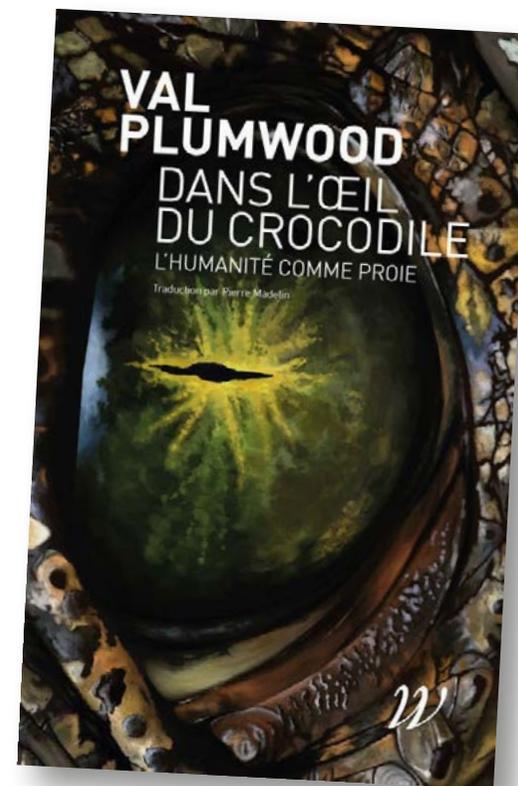
Le crocodile marin était chassé dans le passé pour le commerce mais il a ensuite bénéficié d'une protection et ses effectifs ont augmenté. De cette rencontre, l'autrice nous dit : « *Pourtant, au moment où je regardais le crocodile droit dans les yeux, je me suis rendu compte qu'en me préparant pour cette journée sur la rivière, je n'avais pas suffisamment accordé d'attention à cet aspect de la vie humaine ; j'avais négligé ma propre vulnérabilité en tant qu'animal comestible* ».

S'appuyant sur les récits des Aborigènes, elle considère le crocodile comme une créature qui voit d'un mauvais œil l'arrogance des êtres humains à vouloir échapper au cycle de la vie. Spécialiste de la dualité humain/nature

très répandue dans le monde occidental, la philosophe pense que c'est la séparation entre le corps et l'esprit qui nous empêche de prendre conscience de notre appartenance aux écosystèmes terrestres.

Selon Val Plumwood, non seulement le dualisme humain/nature nous conduit à nous considérer comme supérieur mais encore à nous croire différent des êtres vivants non humains. Or il n'en est rien, nous faisons partie des chaînes alimentaires, une espèce animale parmi d'autres et « *une source de nourriture qui n'est singulière qu'en raison de son arrogance* ».

Elle nous convie à faire preuve de solidarité envers les autres espèces qui luttent pour leur survie. Pour cela nous devons « reconsidérer notre place dans le monde en termes plus égalitaires ». Le texte consacré à la rencontre avec le crocodile est suivi de quatre essais consacrés à notre rapport alimentaire au vivant.



Jean-Claude Génot

À travers
le temps...

2003

2023

→ Prairie cynégétique en 2003 et 2023



Ces deux photos ont été prises à 20 ans d'écart. Il s'agit d'une prairie cynégétique de quatre-vingt ares, créée en forêt pour les ongulés sauvages en l'occurrence cerf et chevreuil. Elle se situe en forêt domaniale d'Ingwiller (Bas-Rhin) dans le Parc naturel régional des Vosges du Nord. Elle n'est plus fauchée depuis 2000 au moment où a été prise la décision locale de créer la réserve intégrale du Hengstberg (100 ha) dans laquelle cette prairie se trouve. Sur la photo d'août

2003 apparaissent le genêt à balais et le jonc diffus avec une bétulaie en arrière-plan et un hêtre adulte à droite. Sur la photo de juillet 2023, on devine encore une plage d'herbacée avec quelques digitales pourpres et de la ronce ; certains genêts ont poussé tandis que d'autres ont cédé la place à des jeunes hêtres dont un, au premier plan, « taillé » par le cerf. En arrière-plan, certains bouleaux ont dépassé leurs voisins et le hêtre à droite paraît moins fourni en feuillage

qu'en 2003 car il a subi quelques sécheresses. Cet exemple montre que le cerf consomme du hêtre, espèce pour laquelle il a normalement peu d'appétence, mais que la population de cervidés, qui a baissé ces vingt dernières années, ne peut empêcher la prairie d'évoluer vers une forêt et trouve vraisemblablement les prairies fauchées des hameaux voisins plus attractives que cette friche.

Jean-Claude Génot

FORÊTS SAUVAGES

Fonds pour la naturalité des écosystèmes

Notre objectif

Redonner aux écosystèmes naturels toutes leurs potentialités. La forêt libre et sans entretien apporte gratuitement des bienfaits inestimables à l'humanité :

- limitation de l'effet de serre ;
- régulation du cycle de l'eau ;
- épuration de l'eau et de l'air ;
- formation de sols ;
- diminution de l'érosion ;
- riche biodiversité ;
- lieux de ressourcement et d'inspiration artistique...

Nos actions

Afin de permettre la préservation des écosystèmes à fonctionnement naturel, nous nous engageons à :

- promouvoir la naturalité à tous les niveaux ;
- éditer un périodique trimestriel diffusé par voie électronique, *Naturalité*, la lettre de Forêts Sauvages ;
- protéger de façon intégrale des surfaces forestières conséquentes par la maîtrise foncière...



© C. Frabing

Faites un geste pour les forêts sauvages : Offrez quelques mètres carrés de naturalité !

Faites un don à *Forêts Sauvages*, et nous nous engageons à reverser l'intégralité des sommes reçues pour l'acquisition de forêts et de milieux naturels à fort potentiel de naturalité. Ainsi acquises, ces surfaces auront la meilleure des protections qui soit : la maîtrise foncière pour une libre expression de la nature.

Première « réserve » de *Forêts Sauvages*, la forêt du Bruchet (Haute-Loire), qui n'a pas connu d'exploitation depuis plus de 60 ans, poursuivra en toute sérénité son évolution spontanée. Cette acquisition a été possible grâce à la générosité de son ancienne propriétaire et d'un partenariat avec la Société Nationale de la Protection de la Nature.

Forêts Sauvages travaille actuellement à l'achat de forêts aux diversités biologiques remarquables. Et dont seule la maîtrise foncière pourra permettre la pérennité.

Nous avons besoin de vous !

Un reçu fiscal vous sera adressé dès réception de votre contribution.

Il vous permettra de bénéficier d'une exonération fiscale de 66 % du montant de votre don.

Nom : Prénom :

Adresse :

Code Postal : Commune :

Adresse mel :

Je fais un don de € à **FORÊTS SAUVAGES** afin de permettre à celle-ci, l'acquisition de forêts ou milieux naturels qui seront laissés en libre évolution.

Date : Signature :

Bulletin à adresser à : Forêts Sauvages, 4 rue André Laplace. 43000 Le Puy-en-Velay.

